BACKSTAGE
LA SCÈNE VUE DE L'INTÉRIEUR

tranzistor
L'info des musiques actuelles en Mayenne
N°57 / gratuit / octobre 2015 > janvier 2016

édito

Un jour, j'étais en colère, parce qu'une pervenche obtuse m'avait collé une prune. Je suis rentré chez moi, et je me suis défoulé sur ma guitare à quatre cordes (oui, il faut que j'en rachète, des cordes), lâchant un rock frénétique. Watson, mon chien, a tendu l'oreille. Ma mauvaise humeur avait donné naissance à un tube en puissance. Alors, je l'ai peaufinée, cette chanson. Je l'ai répétée. Je l'ai rejouée. Watson a remué la queue. Alors, je m'y suis remis, tel un artisan. Je l'ai répétée. Je l'ai rejouée encore. Watson l'a adorée. J'étais fier. Je suis parvenu à l'interpréter sans couac, enchaînant les breaks, gardant le tempo, poussant le trémolo rauque jusqu'à aboyer un « Go to hell ! » rageur sur le refrain. Et Watson en redemandait. Et moi, je me suis demandé : l'artiste naît en créant, pourtant il se retrouve à répéter toujours la même chanson, comme une machine. Cela m'a déprimé, au point que j'ai failli composer une complainte russe, c'est dire.

Pourtant, un jour, sans préméditation, plutôt que de crier, j'ai susurré « Go to hell ! ». C'était encore plus flippant ! Et Watson a hurlé à la mort de plaisir. Parce que la vibration est physique, parce que demain n'est pas aujourd'hui, on ne vit jamais deux fois le même concert, non. Et la pervenche va en prendre pour son grade pendant encore longtemps.

Rémi Hagel

Tranzistor #57

Tranzistor est une publication de Mayenne Culture : centre administratif Jean Monnet // 25 rue de la Maillarderie - BP 1429 - 53014 Laval cedex // ISSN 1968-2360 // Directeur de publication et de rédaction : Baptiste Clément // Rédaction : Timothée Gigan Sanchez, Rémi Hagel, Vincent Hureau, Raphaël Juldé, Yoan Le Blévec, François Geslin, Zacharie Megdoud, Nicolas Moreau, Maël Rannou // Images : Gaël Lefeuvre, Alexis Horellou, Nico M, Matthias Picard (strip), Florian Renault // P.A.O : Antoine Gautreau // Impression : Imprimerie Faguier // Tirage : 3300 ex. // Merci à Martin Oger, Simon Hermine, Damien Ybert ; aux musiciens interviewés pour le dossier de ce numéro, Fat Supper, Nico M // La citation du numéro : « *quand tout va mal sur scène, essaie de faire des claquettes* » (Angus Young, AC/DC).

Cette publication s'intéresse aux musiques dites « musiques actuelles ». Ce terme, initié par le Ministère de la Culture, regroupe toutes les esthétiques musicales à l'exception des musiques classiques et contemporaines. Ces courants sont issus du jazz, du rock, du mouvement hip hop, des musiques traditionnelles… et rencontrent des problématiques similaires concernant la création, la répétition et la diffusion.

Success, le samedi 17 octobre à Azé.

Chio devant

Il était une fois une bande de jeunes, qui habitaient Château-Gontier et ses environs. Et qui n'avaient jamais vraiment digéré l'arrêt du regretté festival Le Foirail en 2008. Un festival où nombre d'entre eux assistèrent à leurs premiers concerts et prirent leurs premières claques musicales. « *Souvent en soirée, en délirant, on se disait qu'il faudrait un jour remonter Le Foirail* », raconte Martin Oger, l'un de ces jeunes castro-gontériens. Dont une bonne part s'investira dans l'organisation du festival Ça grézille à Grez-en-Bouère… Et puis un beau jour, les jeunes rencontrèrent les « vieux ». Alias les anciens organisateurs du Foirail qui, eux non plus, n'avaient jamais réellement avalé la disparition de leur bébé.

Jeunes et vieux s'accordent très vite sur l'envie commune de pallier l'absence de concerts dans leur bonne ville : marre d'être obligés de se déplacer au 6par4 ou au Chabada pour écouter de la musique live. L'association **T-Paze** naîtra de cette rencontre, en mars 2015. Très vite, la petite vingtaine de bénévoles planche sur l'organisation d'un premier concert, programmé le 17 octobre à Azé. Les « grands frères » apportent aux vingtenaires leur expérience en matière de régie ou de sécurité. Budget ric-rac oblige, chacun active ses réseaux pour bricoler une programmation qui, in fine, a plutôt fière allure. Avec à l'affiche les locaux de Joy Squander et Ouest, doublés des Rennais de Fat Supper et Success (qui firent les beaux jours du Foirail…). Un premier test pour mieux jauger le degré de mobilisation du public local. Avant, si tout va bien – « *on a plein d'idées et de projets* » assure Martin, co-président de l'asso –, de faire tourner les platines de T-Paze à pleins tubes !

hein!?!

Tiercé gagnant

Youpi ! Les saisons culturelles sont annoncées, avec leur lot de réjouissances à venir. Parmi lesquelles on se permettra de vous conseiller les réjouissants blancs-becs bataves de **Jungle By Night** et leur funk afro-beat au Théâtre de Laval (27 novembre), le toujours impeccable **Thomas Fersen** à Évron le 13 novembre (avec Lior Shoov qui plus est), et le duo choc **Andy Emler / Thomas de Pourquery** à L'Atelier des arts vivants à Changé (17 novembre).

Été indien

Plein de bonnes choses aussi au **6par4** qui nous gâte bigrement cet automne : été indien avec l'excellent SoulJazz Orchestra, légende rap US avec Blackalicious, doublette de duos au top avec Mansfield.Tya et Roporose, grosse soirée trip hop avec Guts, Degiheugi…, diamant noir avec Jeanne Added, et enfin jumelage bien vu avec **Le Carré** à Château-Gontier qui accueille les folkeux Throw me off the bridge et Rotters Damn.

Musique en bar

Changement de propriétaire au **Café du Palais**, « place du marché » à Laval, qui propose désormais ponctuellement des concerts (plutôt orientés jazz, chanson, blues…) et un bœuf mensuel tous les seconds jeudis du mois. Nouvelle adresse à noter aussi : **Le Vin'yle**, rue Solférino à Laval. À la carte : bons vins et bonne musique, et des soirées « dégustation » où chacun peut venir avec ses vinyles sous le bras.

Good morning Laval

Ça, c'est fait ! On l'espérait depuis la création de la radio en 2008 : **L'Autre radio**, basée à Château-Gontier, émettra aussi dès cet automne sur Laval et sa région (fréquence : 107.1). Pas de changement pour **Tranzistor l'émission**, qui reste fidèle au poste et conserve son rendez-vous mensuel sur L'Autre radio. Prochaine émission live à la Rotonde du Théâtre de Laval le jeudi 12 novembre, avec notamment Roads et M.Chapman.

Le 5.3, mode d'emploi

Tranzistor réédite son hors-série **Guide des musiques actuelles en Mayenne** en version papier. Un petit manuel du parfait musicien en Mayenne qui, en 44 pages, propose fiches pratiques (comment monter une asso, organiser un concert, etc.), et répertorie tous les lieux d'enregistrement, d'enseignement, d'accompagnement, de répétition et d'infos-ressources en Mayenne. Et en plus c'est gratuit. Merci qui ?

Pratique(s)

Rendez-vous info, stages, résidences… Le programme **Pratiques artistiques** 2015-2016 de Mayenne Culture s'adresse à tous les musiciens résidant en Mayenne. Premiers rendez-vous : un stage d'**initiation à la technique vocale** les 31 octobre, 1 et 2 novembre, et un rendez-vous info intitulé **Financer un projet culturel associatif** le 14 novembre.

Papier svp !

Pondre un fanzine papier aujourd'hui, à l'heure des Tumblr et de Twitter, relève d'un tel militantisme téméraire qu'on se devait d'en parler. D'autant que la chose, baptisée ***Bullshit'n'roll***, est entièrement (et bénévolement) made in Mayenne. 16 pages grand format en couleurs qui causent politique, écologie, bédé et musique (avec chroniques de disques, live-report…). Ce « *fanzine amateur, satirique et bordélique* » est dispo (pour 1,50 euros !) dans les bonnes librairies du département.

En avant merch

Quand un agent immobilier, par ailleurs chanteur dans le groupe de metal Fat dead shit, largue son boulot pour créer une marque de fringues, ça donne **Crève**. Une gamme de tee-shirts, sweats, bonnets, etc. plutôt stylés que vous risquez d'apercevoir désormais régulièrement dans les travées des concerts un brin couillus du 5.3.

C'est pour bientôt

Par ici, les sorties : **Mazarin** annonce son premier album sur le label At(h)ome le 9 octobre. **M.Chapman** (nouveau groupe avec Guigui ex-Archimède, Pierre de As we draw, Guillaume de Puzzle…) peaufine son 1er EP prévu pour novembre. **The Electro Canouche Orchestra** revient aussi bientôt avec un nouveau nom et un nouvel EP (enregistré cet automne). **Throw me off the bridge** enregistrait en septembre un nouvel EP qu'il faudra attendre patiemment jusqu'au printemps prochain. Même tarif pour **Angry Beards Duo** dont le second EP est programmé pour avril…

Laval Tropical, tournage avec Mazarin.

© Sophie Bouchet

Hot video

Né à Segré, Simon Hermine débarque en Mayenne pour ses études, à l'IUT Métiers du multimédia et de l'internet de Laval. Attiré par le secteur culturel, il multiplie les expériences dans les lieux de spectacle et festivals du département : contrat d'apprentissage au Théâtre de Laval, stage aux 3 Éléphants, service civique au Foin de la rue… Le jeune vingtenaire développe son réseau dans le 5.3 et avoue s'y sentir bien. À tel point qu'après une dernière année de formation à Issoudun, il décide de revenir s'installer en Mayenne pour créer son job en freelance, avec comme cœur d'activité la communication visuelle dans le domaine culturel. Pour lancer son projet, il invente début 2015 **Laval Tropical**. Le concept, prendre une ville pour décor et y filmer des musiciens en session live, a déjà été éprouvé ailleurs : « *je regarde énormément de vidéos musicales sur le web et j'aimais beaucoup le principe développé par* Toulouse is beautiful *ou* Bruxelles ma belle, *qui associent découvertes musicale et patrimoniale. Il y a à Laval le potentiel pour y faire la même chose : la ville regorge de jolis coins pas toujours connus, la scène locale est riche et via notamment le 6par4, il y a pas mal de groupes qui passent dans le coin* ».

Avec l'aide amicale du 6par4 justement, il tourne sa première vidéo en mars avec le duo Joy Squander aux Bains douches. Un premier succès (qui cumule aujourd'hui plus de 3500 vues sur YouTube), suivi bientôt de deux autres sessions avec Mazarin et les Caennais de Gandi Lake. D'autres sont déjà prévues, mais Simon préfère prendre son temps, pour améliorer la formule et proposer quelque chose « *qui soit top au niveau qualité de l'image, cadrage, prise de son…* » L'hiver s'annonce tropical !

et ailleurs ?!

Madeleine rock

Au départ le constat d'une disparition : impossible de trouver sur internet ou chez les disquaires les albums des groupes qui ont marqué la scène rock underground hexagonale des années 90. Pour y remédier, deux potes, dont l'Angevin Éric Sourice, ex-guitariste des mythiques Thugs, la jouent à l'ancienne et monte début 2015 le label **Nineteen Somethin**, qui petit à petit réédite en numérique (via Spotify, Deezer, etc.) ou en physique les disques des Thugs, Skippies, Dirty Hands, Casbah Club et autres Sixpack… Chanmé comme on disait dans les nineties.

Zec plus ultra

Comme le catalogue *La Redoute*, le collectif choletais Les Z'Écléctiques revient chaque saison avec ses collections automne, hiver et printemps (manque l'été). Festival en plein air à ses origines (en 2002), **les Zec** s'est orienté, avec réussite, vers trois rendez-vous annuels, affichant chacun une « couleur » artistique propre. Prochain rancard du 12 au 14 novembre avec la collection automne, « *curieuse et populaire* », où l'on retrouvera Dominique A, Alo Wala, Babel, Radio Elvis, Naaman, Birdy Nam Nam…

Rennes storming

Eh ouais pendant que certains jouent à Candy Crush ou Cluedo, d'autres passent leur temps libre à bidouiller des webzines dédiés à la scène locale de leur ville bien-aimée. « *Hommage aux acteurs de la culture rennaise de 1978 à aujourd'hui* », **Rennes Musique**, c'est d'abord un petit bijou d'agenda concerts, précis et à jour, mais aussi des interviews, portraits, reportages… Comme ce récent feuilleton consacré aux cafés-concerts rennais (Sablier, Ty-Anna et autres Oans'Pub) dont on vous recommande la lecture.

Ici l'ombre

Ancré à Champtoceaux dans le 49, le label **Les acteurs de l'ombre** explore depuis 2009 les ténèbres soniques, entre black metal, avant-garde sludge, doom atmosphérique… Extrême certes mais fascinant pour qui aime un tant soit peu l'aventure. Après le boulot, cette petite poignée de (p)artisans concocte, des disques à l'artwork magnifique. Comme les récents albums des biens nommés Deluge ou du renversant groupe nantais **Regarde les hommes tomber** (rien que le nom…).

Le groupe We are match, parisien mais fier de ses origines alençonnaises.

© Pierre Cattoni

Orne plaine ?

Ce printemps, une vidéo, titrée « *Alençon est décédée* » et réalisée par deux zozos mi rappeurs-mi comiques, faisait le buzz sur le web. Alors Alençon, ville morte ? Damien Ybert, chargé du pôle ressources-répétitions à **La Luciole**, juge quelque peu caricaturale cette vision, que l'existence même de la salle de concerts, créée en 1994, vient contredire. Quelle autre ville de la taille d'Alençon (26000 habitants et 67000 sur l'agglo) peut se targuer d'accueillir un équipement d'une capacité de 700 places, proposant plus de 50 concerts chaque saison ? La Luciole abrite aussi un studio de répétition fréquenté toute l'année par une vingtaine de groupes. Pas si mal à l'échelle de la ville, même si Damien regrette le départ, après le bac, de nombreux musiciens qui s'envolent vers Le Mans, Caen ou Paris, à l'instar du quintet pop We are match, qui sort cet automne un très attendu premier album.

La capitale ornaise compte aussi plusieurs assos et cafés programmant régulièrement des concerts. On citera le Bar à Papa, Le Carnet de route, le Babouchka ou Le St Léo dans le quartier Saint-Léonard, où est né le festival **Electro Léo**. De la « *petite teuf des débuts* » dixit son co-fondateur Nicolas Viot, aux 4000 personnes attendues pour sa 5e édition les 18 et 19 décembre, ce festival dédié aux musiques électroniques a pris de l'ampleur. Transformant de fond en comble le parc expos d'Alençon, l'événement défend une programmation pointue. Épaulé par de nombreuses assos – « *il y a sur Alençon plein de petits jeunes ultra-motivés comme les gens du fanzine Francine ou du festival Cithém* » témoigne Nicolas –, Electro Léo 2015 fera la part belle à la scène régionale et alignera quelques têtes d'affiche internationales. Orne to be alive !

BACKSTAGE
LA SCÈNE VUE DE L'INTÉRIEUR

Pieds nus. Certains musiciens se déchaussent pour entrer sur scène. Comme s'ils pénétraient dans un lieu sacré. Comme pour mieux entrer en communion avec le public. Et sentir pleinement l'énergie et les vibrations émanant de l'instant. Mystique. D'autres ressentent le besoin d'échanger un gros câlin avec leurs acolytes, de pousser un cri de guerre sauvage ou de s'envoyer une fulgurance liquide à plus de 30 degrés (genre vodka) pour se donner un coup de boost avant le grand saut.

C'est que ça n'est pas rien d'*être en scène*. D'être soudain surélevé, plus haut, plus grand. Plus fort et plus fragile, au centre des regards. Dans la lumière. On ne mesure pas toujours ce qu'il faut de courage, d'inconscience ou de confiance en soi pour monter sur scène, avec la folle prétention de penser que ce qu'on a à dire mérite d'être entendu et exposé aux yeux de tous…

C'est pourtant l'objectif n°1 des musiciens. Tous ou presque ne rêvent que de cela : enchaîner les dates, partir en tournée. 90 % des groupes interrogés pour une enquête menée en Mayenne en 2010 disent vouloir jouer en public une à plusieurs fois par mois. Sans doute parce que la scène confère, comme aucun autre vecteur, une *réalité* à la musique d'un artiste. Exceptés peut-être l'electro, le hip hop et autres « musiques de studio », un groupe existe-il vraiment s'il ne joue pas en live ? S'il ne prend pas le risque de descendre dans l'arène, de défendre et d'assumer sa musique « pour de vrai », face au public ?

Bien que la configuration classique du live évolue (avec la multiplication des concerts en appartement, sessions acoustiques et autres prestations dans des lieux inédits), rien ne remplacera le concert. Pas plus YouTube ou Spotify aujourd'hui que le disque hier. Rien ne remplacera cette expérience physique, sonore, sociale… Cette dimension interactive et unique de la scène, nous faisant vivre ensemble un moment éphémère, qui ne se reproduira jamais plus.

Un concert est toujours un voyage, fait de rencontre et d'échange. Trip au pays du live : avec ce dossier, on s'immisce backstage, dans les coulisses des concerts et les travées des tour bus. Que se cache-t-il derrière le show sans accroc auquel on assiste depuis le public ? Comment les musiciens vivent-ils un concert, avant, pendant, après ? Ça fait quoi d'être sur scène ? Levée de rideau : que le spectacle commence ! ∗

Dossier par Yoan Le Blévec.

Illustration : Gaël Lefeuvre

LIVE IS LIFE !

Tout musicien vous le dira : il n'existe guère sensations plus grisantes que de s'épanouir sur scène face à un public. Des instants privilégiés où la musique se vit et s'échange, mais qui exigent en amont un apprentissage. Don de soi, lâcher prise, cohésion de groupe, gestion du trac et rapport au public, la scène ne s'improvise pas. Tour de la question du « live » avec quelques habitués des planches.

Mick Jagger : « *à un certain moment, sur scène, vous lâchez prise. Vous devez alors vous laisser aller, atteindre ce moment où vous sentez que vous quittez votre cerveau.* » Pete Townshend de The Who : « *quand je suis sur scène, je ne me contrôle plus du tout. Je ne sais même plus qui je suis.* » Richard Hell de Television : « *jouer est une catharsis totale, physiquement et mentalement.* » On pourrait ainsi enchaîner les citations. Toutes convergent vers une même idée : jouer sur scène devant un public n'a absolument rien d'anodin. Ce serait même une sorte de climax ultime, indépassable, pour quiconque décide un jour de passer le cap et d'empoigner son micro ou sa Gibson « on stage ». Est-ce pour autant quelque chose de naturel, d'ancestral pour l'homo sapiens ? Pas vraiment : l'idée même de concert remonterait seulement au 18e siècle. Autant dire avant-hier sur la frise d'une histoire millénaire de la musique…

Quitter la zone de confort

Mayenne, auditorium du Grand Nord, début juin. Le duo folk **Angry Beards** peaufine ses gammes scéniques sous le regard attentif de Sébastien Rousselet, aka **Babel**. C'est la dernière des onze journées d'une résidence entamée quatre mois plus tôt dans le cadre du Grand Atelier, ce dispositif d'accompagnement mené par La Boussole et Tribu Familia. Sur le plateau, Alex et Pierre forment un entrelacs harmonieux de voix et guitares : le timbre rocailleux du premier se frotte aux rondeurs d'un chant aérien, la six-cordes rythmique aux délicats arpèges. Posté face à eux au premier rang, Sébastien n'hésite pas à se lever et à venir se planter entre les deux musiciens pendant un morceau. D'un pouce levé, d'un hochement de tête, il encourage le duo et donne des indications sur la posture scénique, la détente du corps, la manière de tenir le micro.

Le morceau « Mirror » est travaillé au plus près de l'os pendant plus d'une heure et donne le sentiment d'un *work in progress* permanent, où chaque détail, chaque inflexion vocale est discutée, pensée, remaniée. « *Essaie maintenant de chanter ce texte en français de manière instinctive, je veux savoir ce que me raconte ce morceau* », lance Sébastien à Pierre, qui improvise sa traduction d'un parlé-chanté fragile mais résolu. L'enjeu est simple : quitter la zone de confort et le poids des habitudes pour explorer de nouvelles pistes et faire émerger un moment de grâce, une vérité de l'instant à reproduire plus tard sur scène.

« *La résidence nous a apporté énormément d'aisance sur scène*, confie Alex. *Sur nos premiers concerts, on était très statiques. Aujourd'hui, on partage notre musique avec tout notre corps et tout l'espace scénique. On a plus de prise sur le public, on l'a clairement ressenti sur les derniers concerts.* » Pour Sébastien, qui intervient ici pour sa première vraie résidence, l'expérience est aussi enrichissante : « *je me suis rendu compte qu'on est tous confrontés aux mêmes problématiques lorsqu'on fait de la scène. Que tu fasses de la chanson, du rock ou de l'electro, il faut acquérir ces automatismes, ces fondamentaux sur la cohérence de ton set, de ce que tu racontes et transmets dans tes morceaux.* »

Apprivoiser la scène

Mais longue est la route avant de pouvoir prétendre au nirvana du fameux « lâcher prise ». Jef Péculier, auteur-compositeur passé par la Sainte-Java, La Casa et aujourd'hui **Ouest**, en sait quelque chose. Il a même décidé d'enseigner les rudiments de la scène pour faire du premier concert un prélude serein. « *J'interviens une douzaine de fois par an au sein du Réseau 333 dans les locaux de répétition de la Mayenne pour accompagner les projets encore novices sur scène. L'idée, c'est de leur apprendre des trucs tout simples : jouer à des volumes sonores adéquats, se concentrer sur le public en face de toi, penser à l'osmose dans le groupe, avoir le respect du timing, du matériel. C'est vraiment la toute première phase pour ces groupes, celle où tu peux te découvrir musicien ou te rendre compte que ça n'est pas pour toi.* »

Car on ne débarque pas sur scène comme on prendrait un train en marche : la technique (gestion des balances, des retours, du son, des lumières, etc.) comme le rapport au public s'apprivoise. « *Il y a un monde entre jouer tes morceaux à la gratte dans ta chambre et les interpréter sur scène*, appuie Sébastien. *La conscience de soi, d'être sur scène, la façon de jouer pleinement les morceaux et de les faire vivre devant un public, c'est un apprentissage en continu. Et physiquement, on a besoin d'être engagé : le public est sensible à ce qu'il voit, pas seulement à ce qu'il entend. On peut considérer que c'est de l'artifice mais ça fait partie du show.* »

Cette transmission du « savoir-être » sur scène est également au cœur du projet du Département musiques actuelles du Conservatoire de Laval, où Claude Renon accompagne, depuis près de 20 ans, les jeunes musiciens. Avec toujours en ligne de mire l'étape initiatique du passage sur scène, via notamment la programmation des soirées « C'est déjà demain » au 6PAR4 : « *tous ne manifestent pas le désir de faire de la scène, mais on essaie toujours de les pousser vers le concert, ça reste pour nous la finalité. Tout en respectant leurs choix et sans les brusquer, sous peine de déclencher des blocages par la suite. S'ils se rétractent au dernier moment avant un concert, ce n'est pas un souci.* »

Une bienveillance de circonstance face au stress engendré par toute représentation devant un public. Jeunes pousses débutant sur scène ou vieux briscards rôdés aux tournées, peu avouent être étrangers à ce saisissement grisant teinté d'appréhension : le trac. « *J'ai toujours le même stress aujourd'hui qu'il y a 40 ans lors de mon premier concert*, confie Claude et ses quelque 2 000 dates au compteur avec **Chorda**. *Il n'y a pas eu un concert où ce stress m'a quitté. Mais c'est avant tout une sensation super agréable, une grosse montée d'adrénaline. Et sur scène, je m'en sers comme source d'énergie, je la retraduis dans mon jeu.* »

La gestion du stress passe aussi par ces petits rituels qui précèdent la montée sur scène. Agathe Mouchard, chanteuse de **Funk you very much** évoque le nécessaire « *échauffement vocal* » ; Claude se « *lave les mains à l'eau chaude et au savon* » ;

Jef opère lui un dernier checking technique : « *accorder les guitares, vérifier les pédales et le sampler, aller voir les techniciens son et lumière. Quand tu arrives sur scène, c'est comme si c'était le troisième morceau que tu venais de jouer, tu dois déjà être en condition.* »

Angry Beards Duo en résidence avec Sébastien Rousselet.

Se connecter à sa faille

On s'aperçoit qu'un vrai leitmotiv revient dans la bouche des musiciens à l'heure de raconter l'instant du live. Une simple molécule bien connue des artistes et sportifs : l'adrénaline. Qui symboliserait ce point de connexion entre une forme de « mise en danger » et de plaisir. « *Les moments où je prends vraiment du plaisir sont ceux où je suis un peu dans un état second, un lâcher prise*, explique Agathe. *Il faut se connecter à ce que tu as en toi d'assez intime et authentique. Dans le théâtre, on parle de se connecter à sa faille.* »

Le parallèle avec le théâtre peut faire sens : qui est-on vraiment sur scène ? « *On est un peu plusieurs à la fois*, lance Jef. *Tu as toujours une petite voix en toi qui réfléchit aux détails, qui te dit : "redresse-toi un peu, articule mieux"…* » Avant d'évoquer lui aussi « *ces moments de transe où tu n'entends plus la petite voix* ». « *Sur scène tu n'es pas comme dans la vie*, ajoute Agathe. *Tu es là pour transmettre quelque chose à un public, alors que dans le quotidien, tu n'es pas forcément disponible pour ça. C'est un "soi-même" dans un contexte très précis, qui n'existe qu'à ce moment et à cet endroit-là.* »

Et il ne saurait exister sans la présence d'un acteur indispensable au concert : le public. Un acteur flou, protéiforme, imprévisible, toujours renouvelé. À sans cesse conquérir comme au premier rendez-vous. « *Il faut prendre chaque concert comme si c'était la première fois, ne jamais être blasé*, appuie Claude. *J'ai pris conscience très tôt qu'il fallait avoir un respect de la scène, un respect du public. Quand des gens se déplacent pour venir te voir, tu dois leur donner le meilleur, tu ne peux pas être qu'à 50 %. Qu'ils soient interrogatifs, qu'ils fassent la gueule ou de grands sourires, peu importe, il faut jouer avec ça et les respecter. Tu ressens rapidement les énergies qui circulent. Parfois si je sens que le public n'est pas à fond, je vais m'arrêter sur les visages qui ont l'air de prendre du plaisir, et ça va me motiver.* »

L'équation pour trouver l'alchimie entre spectacle et spectateur est souvent insaisissable. Rien ne semble complètement acquis à l'avance. « *Ça dépend de plein d'éléments*, reconnaît Agathe. *De la configuration de la scène, si on est en hauteur ou au sol, si le public est près ou loin, s'il danse ou reste statique. On ne peut pas savoir au final ce que les gens ressentent. Plus j'essaie de me mettre à leur place, et moins je prends de plaisir. Mais je pars du principe que les gens sont venus passer un bon moment, et qu'au final ça leur appartient.* »

Toute première fois

GUILLAUME PAYEN, ex-k.driver, Archimède… et actuel guitariste de M.Chapman

« Mon premier concert, c'était avec l'atelier jazz de Paul Faure au Django (sous le Théâtre de Laval). Ça devait être en 1992. J'étais totalement débutant et inexpérimenté donc gros flip ! Nous étions une quinzaine, les pains étaient noyés dans la masse et sont passés, je crois, un peu inaperçus. Le concert a filé à une vitesse hallucinante et je n'en ai d'ailleurs que peu de souvenirs…

Aujourd'hui, l'appréhension de vouloir présenter au mieux sa musique sur scène est toujours omniprésente. Le rapport au public est ce qu'il y a de plus difficile ou ambigu, tant certaines fois il n'en a rien à foutre ou peut paraître démesurément hystérique. Le meilleur moyen d'éviter la routine sur scène, c'est de ne pas en faire son métier et que ça reste une passion, un plaisir. Je suis d'ailleurs très pressé de remonter sur scène et de distiller notre son avec M.Chapman ! »

Toute première fois

TIM DAHAN, accordéoniste de Stabar et de Los Manchos de la Mancha

« Mon premier concert, c'était en 2004 à Argentré, avec Hair Force K. On jouait en deuxième partie du club de théâtre du village… On était dix sur scène, tout le monde jouait avec son ampli à fond, ça saturait, le son devait être horrible en façade ! C'était quand même une belle blague ce concert, mais les potes étaient là et on avait mis l'ambiance ! Aujourd'hui, je dois être rendu à 1000 concerts environ, avec toujours le même plaisir d'être sur scène. On sort bientôt notre deuxième album avec Stabar, avec de très belles tournée à venir en Asie Centrale et Europe. Récemment, nous sommes partis en tournée au Kazakhstan, avec notamment un concert dans une arène blindée de monde. Dans des moments comme ça, tu ne peux que prendre du plaisir sur scène ! »

Casser les verrous

Mais point d'osmose avec l'audience si elle n'existe elle-même sur scène entre musiciens. Pour Jef, la clé d'un concert réussi tient en grande partie à cette synergie : « *Il faut qu'on puisse sentir un esprit d'équipe sur scène, des regards, de la complicité. Cela commence avant le concert et se poursuit après. Le moment où tu sors de scène avec une bonne accolade et que tu tapes dans la main des autres zikos, c'est assez jouissif. C'est l'idée d'avoir présenté quelque chose ensemble et d'en être fiers. Et c'est clairement plus difficile de créer une complicité avec le public lorsque tu es seul sur scène.* »

> “Physiquement, on a besoin d'être engagés : le public est sensible à ce qu'il voit, pas seulement ce qu'il entend.”

Sur ce point le rôle du chanteur s'avère central : souvent cœur de la connexion entre scène et public, il magnétise naturellement le(s) regard(s). « *J'aurai aimé parfois chanter*, regrette Claude. *Quand tu maîtrises bien, c'est plus facile d'être convaincant et d'aller chercher les gens, avec ta gueule, avec tes textes, des blagues entre les morceaux. C'est un plaisir différent.* »

L'importance de la voix et la position délicate du frontman (ou frontwoman dans son cas), Agathe connaît bien : « *dans le funk, on attend beaucoup du chanteur. Assumer d'être devant, c'était difficile pour moi au départ. Entourée de huit musiciens avec beaucoup d'expérience, je ne me sentais pas forcément légitime. Mais j'ai trouvé ma place au fil des concerts. J'essaie par ailleurs de ne pas préparer à l'avance ce que je dis entre les morceaux et de simplement me connecter à l'instant présent. Toujours préférer l'authenticité à un show trop bien huilé.* » Authenticité, naturel, justesse, spontanéité, des mots qui reviennent souvent dans la bouche des musiciens. Ce don de soi sur scène, pour atteindre sa cible et donner sa pleine mesure, semble obéir à un subtil paradoxe : ce n'est souvent qu'au fruit d'un long processus en amont qu'on touche du doigt l'émotion, la fulgurance, le frisson qui fourmille sur les peaux. Dit autrement, le labeur préalable à la grâce.

À l'heure du bilan de la résidence d'Angry Beards Duo au Grand Nord, le constat est analogue pour Pierre et Alex : « *on a travaillé à fond certains automatismes qui font qu'on est toujours rattachés à un squelette préétabli. On suit la route qu'on s'est tracée, on peut ne plus penser et simplement se laisser porter. Et vivre ces moments où tu ne comprends plus trop ce qui se passe, tu n'es plus vraiment toi et tu t'animes tout seul.* » Même son de cloche chez « coach » Sébastien qui approuve : « *vous avez acquis une conscience d'être sur scène, quelque chose s'est libéré depuis le début de la résidence*, reconnaît-il. *Il faut toujours casser un maximum de verrous et de représentations de soi pour que ça vive sur scène. Et c'est à partir de là qu'on commence à prendre réellement du plaisir* ». ∗

Illustrations : Gaël Lefeuvre

QUAND LA CHANSON FAIT DES SCÈNES

Concert ? Spectacle ? Entre les amplis et les planches, TOUTTIM et BRETELLE & GARANCE ne tranchent pas, et font tous deux brillamment dialoguer sur scène théâtre et musique, pour raconter leurs histoires en chanson. Interview croisée.

Comment définir ce que vous proposez sur scène ? C'est un concert ? Un spectacle ?

Jean-Pierre Pavis (Touttim) : d'entrée de jeu, on a proposé ça comme un spectacle, car on suit un cheminement à l'intérieur du set, qui raconte une histoire précise, avec un début, un milieu et une fin, et aussi des morceaux enchaînés, imbriqués les uns dans les autres. On a également mené un travail sur l'espace avec un metteur en scène, et il y a toute une équipe artistique derrière nous pour le son, la lumière. C'est un vrai boulot de création. Aujourd'hui on serait moins affirmatifs sur la frontière entre concert et spectacle, notamment parce qu'on joue souvent chez l'habitant, dans des configurations qui ne permettent pas autant de déplacements, avec des temps de coupure entre les morceaux, qui font qu'on glisse alors plus vers le concert.

Lise Moulin (Bretelle & Garance) : pour moi au départ, la question ne se posait pas : on faisait un spectacle de chansons. Vincent était porteur de la musique, des arrangements, et moi plus du sens et des mots. Je viens du théâtre à la base, et je n'assumais pas du tout de dire que je faisais de la musique. Ce qui nous inspirait c'étaient plus des formes de théâtre de rue, de cabaret, quelque chose de très corporel, où tu vas directement vers le public. Puis le projet a évolué, on a développé tout l'aspect musical, et aujourd'hui, on peut dire sans rougir que c'est un concert et qu'on est des musiciens. La mise en scène et l'aspect théâtral sont une plus-value. Mais il y aussi, comme chez Touttim, l'idée d'une narration, un fil conducteur, une cohérence dans l'enchaînement des morceaux. C'est ce qui permet au spectateur de se raconter une histoire.

Jean-Pierre : on n'intègre pas systématiquement nos nouveaux morceaux à nos sets live, si on estime qu'ils vont nuire à l'histoire proposée. Il s'agit de peaufiner cette fameuse « courbe d'intensité » qui dimensionne le set en 3D. Comme, par exemple, en suivant cette évolution : commencer en douceur, grimper progressivement jusqu'à un pic d'intensité. Puis, respirer, redescendre… Pour tranquillement remonter et finir le spectacle à fond.

Qui êtes-vous sur scène ? Jouez-vous un rôle, un personnage ?

Jean-Pierre : c'est difficile à dire, disons que je suis une sorte de dédoublement ou de témoin indirect d'une histoire. Le mec que je suis sur scène est assez multiple, puisqu'il rentre par effraction dans sa mémoire, il va chercher des souvenirs qui correspondent à certaines étapes de sa vie, certaines situations. Je joue un personnage, mais dans des situations bien différentes à chaque fois.

Lise : moi, j'aime bien dire que c'est un déplacement de nous-mêmes, mais en même temps ce sont des personnages. Ça permet de dire et de faire certaines choses que je n'oserais pas dans la vie. Il y a des tabous que je n'ai plus sur scène et je ne me censure pas dans l'écriture. Avant un spectacle, quand je me prépare, il y a toujours un moment où je me regarde dans la glace et je me dis : « ah ça y est, Garance est là ! ».

Vous semblez accorder une importance particulière à la lumière, au décor, aux éléments scénographiques…

Jean-Pierre : au départ, on cachait les corps et on ne faisait apparaître que les membres et les visages en s'habillant tout en noir. Jusqu'au moment où on a commencé à faire des résidences : depuis on investit plus ce qu'on est nous, en gardant en ligne de mire qu'on est bien sur un plateau et qu'on projette une situation, un personnage. Il y a aussi un décor qui est très important dans le spectacle, qui plante une situation et qui a été fabriqué en ce sens. Un piano droit, 3 chaises et un espèce de « bar luminaire ». Tout est démontable pour pouvoir jouer partout.

Lise : on utilise également des éléments de scénographie qui sont au service de la musique. Il s'agit d'un couple, avec ses hauts et ses bas et des chansons sur la thématique du couple au quotidien. On place nos instruments sur deux tables à repasser sur roulettes : dès qu'il y a un déplacement, l'espace change, l'équilibre du plateau n'est plus le même. On arrive à jouer avec l'espace de façon assez simple et ludique. En ce sens, ce serait donc plus un spectacle. Difficile au final de trancher entre concert et spectacle !

Bretelle & Garance

Vous jouez aussi régulièrement chez l'habitant. Qu'est-ce que cela change dans votre rapport au public ?

Lise : bien qu'on ait une mise en scène, un décor, des personnages, on défend toujours une forme de sincérité et d'authenticité dans notre rapport au public. Et c'est encore plus fort quand on joue chez l'habitant, l'émotion est plus à fleur de peau. Tu vas par exemple voir une personne réagir sur un mot, et tu vibres différemment. C'est très fort d'un point de vue émotionnel. Les versions de nos chansons dans ces configurations sont uniques, elles vivent vraiment avec les gens et leurs réactions à la seconde. Le défi, c'est d'être capable de recevoir tout ça et ça peut clairement accentuer le trac. Chez l'habitant ou dans un jardin devant 25 personnes, il faut qu'on soit ensemble avec le public, qu'on se sente proche de lui, que je leur prenne la main dès le début. Et tu ne le fais pas de la même façon que devant un public de 500 personnes que tu ne vois pas.

Jean-Pierre : ce qui change c'est l'espace disponible pour jouer car les murs viennent rapidement à ta rencontre ! Tu es donc un peu obligé d'avoir une faculté d'adaptation à cet espace et aux réactions du public, car tu es parfois à 50 cm du premier rang. Tu peux avoir en face de toi quelqu'un de complètement stoïque, et puis quelqu'un de lumineux qui va avoir envie de se lever et de danser une valse avec toi. Tu n'as pas, comme en salle, ce vide entre toi et les spectateurs. Cette belle proximité avec le public, c'est à la fois jouissif et hyper motivant, presque un nouveau défi à chaque fois ! ∗

HORS PISTE

Chanson au ukulélé en solo, concerts itinérants en caravane, performances électriques au milieu du public ou live hip hop avec machines et platines… Témoignages de quatre artistes qui entretiennent un rapport atypique à la scène et au public.

Fawkes
Solitude collective

© André Lemaitre

« Le choix de se produire sur scène en solo n'a pas été vraiment réfléchi. Mon premier concert, je l'ai donné en 2013, juste moi et mon ukulélé… Depuis le projet est resté solo, par confort, sans appréhension. La formule est on ne peut plus épurée : ma voix, mon ukulélé, de temps à autre ma guitare. J'essaie d'ajouter un petit élément à chaque date, un sifflement, une trompette, demander au public de faire les chœurs. Ça me force à être inventif. En étant seul sur scène, je me sens aussi obligé de briser le "quatrième mur", ce fameux mur imaginaire situé devant la scène. Le moment live devient un vrai partage. Beaucoup de choses passent dans un premier temps par les mots, les textes de mes chansons. Il y a peut être aussi cet effet de surprise, ce contraste entre la petitesse du ukulélé et mon imposante carrure. Je suis heureux d'être sur scène, de partager des mots, des mélodies, des émotions. Et de pouvoir m'apercevoir que ça parle aux gens, qu'ils repartent avec le sourire aux lèvres, enthousiastes.
Pour l'instant, la suite s'écrira en solo, mais avec l'envie d'apporter de nouveaux sons, une mise en scène et en lumière. J'ai des idées qui fourmillent, qui attendent de vivre sur scène, et puis je commence à me lasser, je veux livrer plus. Au fil des rencontres, peut être qu'un groupe naîtra : j'avoue que ça a pu me traverser l'esprit ! » ∗

Esox
Ground heroes

« Au départ, on n'avait pas forcément l'idée de jouer à même le sol entourés par le public. Pour notre premier concert, à une fête de la musique, on était sur une grande scène avec le public à 15 mètres de nous, et on s'est un peu retrouvés comme deux cons. On ne voyait pas les gens, on ne savait pas trop ce qui se passait. Et puis de discussion en discussion, et du fait de ce qu'on écoute, avec pas mal de formations qui jouent comme ça – notamment Pneu, qui est pour nous une référence – on s'est dit que ça pouvait être une bonne solution. On a essayé et ça a été le déclic.
Par rapport à un concert plus classique, au niveau de la logistique, c'est déjà beaucoup plus simple. On a juste nos amplis, pas besoin de retour. Notre musique n'est pas forcément "grand public", il faut que ce soit aussi sonore que visuel, avec un côté performance qui pallie l'absence d'un chanteur. Le batteur joue toujours torse nu, il finit les concerts en nage comme s'il avait couru un marathon. On joue seulement 25 minutes, mais à bloc ! Et d'être au milieu du public, ça permet un vrai contact avec les gens : les regards, les sourires, les émotions, on les perçoit vraiment mieux. Il y a aussi un côté grisant, qui galvanise : si on sent que le public est à fond dès le départ, on va même avoir tendance à accélérer le tempo. Les spectateurs deviennent acteurs du concert, ils se lâchent plus et ont en quelque sorte l'impression de faire partie du groupe. » ∗

© Guillaume Meulan

Degiheugi
Down tempo

« J'ai mis beaucoup de temps à créer mon live car je ne savais pas comment reproduire ma musique sur scène. À la base, je suis un mec de studio ! Avant quand je composais, j'avais souvent tendance à mettre 50 pistes, et je me disais : "wahou il faudrait un orchestre entier pour rejouer tout ça sur scène". Je n'avais pas envie d'un live obscur où un type reste planqué derrière un ordi, et que les gens se demandent s'il n'a pas juste à appuyer sur "play". Une fois que j'ai trouvé la solution, je me suis lancé !
Les premiers concerts, je n'ai pas levé la tête de ma platine ! Après ça s'est un peu amélioré. Je suis assez timide dans la vie, ça me suit aussi sur scène. L'avantage c'est que beaucoup de monde attendait de me voir en concert, donc même lors des premiers live, les gens étaient ultra motivés !
Je ne sais pas s'il est plus difficile de créer l'osmose avec le public avec un projet comme celui-ci qu'avec un groupe de pop ou de rock, mais je suis certain que c'est plus "long"… Il faut que les gens entrent dans mon univers, ça prend ou pas. C'est à leur imagination que je fais appel, par le biais notamment de la vidéo.
Sur scène, je me focalise essentiellement sur la musique. L'attitude ou ma gestuelle, j'y porte peu d'attention, je ne suis pas un show man. Tu ne me verras jamais faire un pas de danse ou de grands gestes devant mes machines… Les lumières, la scénographie, j'aimerais aussi travailler un peu plus là-dessus, mais chaque chose en son temps ! » ∗

Bajka
Caravane pas lasse

« On a décidé de créer la Bajkaravane car la proximité du public nous a toujours portés. Il y a deux ans, réalisant la "crise" culturelle qui nous touchait de plein fouet (comme tant d'autres), on a réagi, pour ne pas disparaître petit à petit avec moins de 10 dates par an. Bajka a besoin de jouer pour continuer de vivre, nous sommes là pour partager notre musique !
On s'est rendu compte que si les lieux de spectacles disparaissaient ou n'avaient plus aucun budget, le public lui était toujours là ! Et demandeur de spectacles, de concerts chez l'habitant, de propositions locales. L'idée d'une scène itinérante qui serait adaptable à tous les lieux, et surtout dans les campagnes, nous a séduits. Avec notre répertoire de musique nomade, la caravane s'est imposée comme la proposition la plus cohérente. Et l'idée de jouer "local", ou dans des campagnes "reculées", pour les gens qui ne disposent pas forcément de lieux culturels à proximité, nous a profondément motivés.

On pose notre caravane dans la cour de la ferme, ou sous le hangar, on installe nos guirlandes-guinguette, notre "buvette" (bio et locale !), et soudain l'univers de la ferme bascule. Le fait d'être nous-mêmes organisateurs nous met dans une ambiance active et "familiale" toute la journée, pas le temps d'avoir le trac ! On tient la buvette, et paf, on commence le concert. L'ambiance est hyper chaleureuse, on est au plus près des gens, on a l'impression de leur transmettre directement nos émotions et de recevoir les leurs ! On a vécu des expériences magnifiques, après les concerts, où des gens émus venaient nous dire : "*Je ne suis jamais allé à un concert, je pensais que ce n'était pas pour moi, et là je suis venu car ça se passait chez mon voisin… Et bien, vous m'avez fait pleurer, vous vous rendez compte ? Je n'avais jamais vécu ça.*" » ∗

Objet de fantasmes pour groupes débutants ou expérience difficilement descriptible pour ceux qui y ont goûté, la tournée conserve une part de mystère. Au-delà des clichés, Tranzistor lève le voile, entre témoignages avertis et virée sur la route avec Birds in row. Embarquez dans le tour bus !

PAYE TA TOURNÉE !

QUE PEUT-ON CONNAÎTRE DE LA TOURNÉE LORSQU'ON N'EST PAS MUSICIEN ? À vrai dire peu de choses. Car au même titre qu'un road-trip en Islande ou au Pérou, il est peu aisé d'en faire le récit sans affadir les grandeurs du périple, sans céder aux facilités du bilan laconique. À la question « alors, cette tournée ? », on n'obtiendra souvent qu'un classique « ouais c'était super, vraiment cool », qui peut laisser sur sa faim. « *Effectivement, c'est de l'ordre de l'expérience, je n'arrive jamais vraiment à raconter la vie de tournée* », confesse volontiers Nicolas Boisnard, chanteur d'**Archimède**. « *C'est comme raconter un concert, c'est jamais évident*, appuie Timothée du groupe **Rotters Damn**. *Je m'aperçois de plus en plus que je vis tellement le moment que je suis incapable de me souvenir du concert. Alors raconter une tournée...* »

Pas étonnant que la tournée puisse figurer, dans la conscience collective, comme une expérience un peu fantasmée, charriant parfois son lot de clichés en kit, versant « sex, drugs & rock'n'roll ». Si la réalité est évidemment plus subtile, et multiple – il existe autant de tournées que de vécus singuliers et subjectifs – la tournée reste le symbole d'une certaine réussite artistique, d'une musique qui s'exporte hors de ses bases domestiques. Sans parler de la fameuse « aventure humaine » qui s'écrit au fil des jours. « *C'est l'occasion de fraterniser avec tes musiciens, avec ton groupe*, confirme Nicolas. *Sur notre tournée en Ukraine en avril dernier, on s'est retrouvés confinés dans des wagons-lits sur plusieurs trajets de 12 heures ! Forcément, dans ces moments-là, on se raconte tout, on apprend jamais aussi bien à se connaître. Tu noues des liens très forts sur une tournée, c'est pour ça que souvent les artistes ont une espèce de blues à la fin de la partie...* »

Patrick Sébastien on tour

Laval, vendredi 17 juillet aux aurores. Ma montre n'affiche pas encore 6h lorsque je rejoins l'équipe des **Birds in row** (Bart, Timy et Quentin) pour une tournée européenne de huit jours, qui doit les emmener du sud-ouest de la France à la République Tchèque, en passant par l'Italie et l'Allemagne. Armé d'un simple dictaphone, j'accompagne le combo hardcore pour les deux premières dates, afin de découvrir, 48 heures durant, une tournée de l'intérieur. Quatre autres compagnons de route prennent place sur les trois rangées de banquettes de l'imposant camion de location : Thomas – aka Grincheux –, avec la casquette du fidèle ingé son, et Léo, Emma et Tyna, ami(e)s roadies en vacances et missionnés pour le merchandising sur les concerts. Après avoir chargé l'arrière du Volkswagen de vivres et de matos (tentes Quechua, instrus et amplis), nous branchons le GPS direction Albi, prêts à enquiller 800 bornes par une météo qui s'annonce muy caliente.

Dès le premier feu rouge, un improbable CD de Patrick Sébastien baptise l'autoradio – « *Il y a 14 morceaux, on va écouter deux chansons par jour* », lance Quentin ! Les conneries fusent, l'ambiance est détendue, limite potache : on sent assez vite que les Birds et la bande de copains se confondent, qu'ils se connaissent par cœur et ne boudent pas leur plaisir de partir ensemble, même pour la centième fois. Bart est assez clair là-dessus : « *notre accord tacite, c'est qu'on est vraiment un groupe et pas trois entités qui vivent chacun leur truc dans leur coin. On a toujours eu cette cohésion qui est ultra importante, ne serait-ce que dans notre musique. Quand tu es un trio sur scène, s'il n'y a pas une connexion entre les trois membres, ça se voit tout de suite.* »

Angers, Niort, Bordeaux, Agen : on voit défiler du pays tandis qu'au volant les conducteurs se relaient au gré des aires d'autoroute peuplées de juillettistes. Spacieux et tout confort (il y a même une PS3 et une TV !), le van s'est longtemps fait désirer. « *La tournée s'est bookée sur le tard et c'est un peu la jungle pour trouver un camion 9 places au dernier moment l'été, c'est LA période où tous les groupes partent en tournée. Pour celle-ci, on a galéré, heureusement on a eu ce plan dépanne grâce à une boîte de prod qu'on connaît.* »

Après 10 heures de route, nous voici enfin aux portes de l'Xtreme Fest, sur les hauteurs de Carmaux, près d'Albi. Sur l'affiche du festival, une pieuvre géante dézingue deux skaters en projetant des flammes par les yeux : on ne sera pas là pour écouter de la pop ! Étendu sur tout le week-end, ce « *scream of death festival* » semble se poser en mini-Hellfest du sud-ouest : seulement la troisième édition mais déjà quelques jolis noms comme Comeback Kid, Cannibal Corpse ou The Exploited.

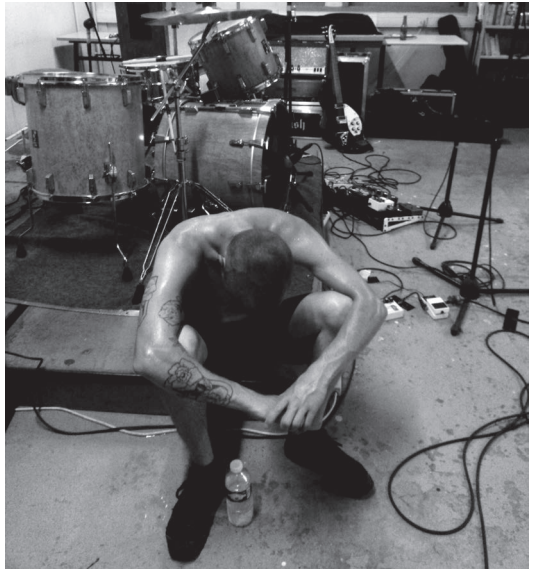
« On est en train de crever »

À peine descendus du camion, les Birds saluent déjà quelques têtes connues. « *Lui par exemple c'est le mec d'un label de Toulouse, Useless records*, me glisse Quentin. *C'est un petit milieu, on se connaît tous plus ou moins sur ce genre de festival.* » Deux bénévoles nous accueillent pour un rapide tour du site et nous présentent la loge du groupe, décorée sur le thème « Pirates », avec canaps et bières fraîches au frigo. « *Là, c'est le grand luxe ! C'est pas du tout représentatif de nos tournées*, s'excusent presque les gars pour justifier ces prestations plus 3 étoiles que DIY. *À part sur quelques festivals, t'imagines bien qu'on a jamais une loge à notre nom et un mini-bar !* »

Avec un concert programmé à 18h30, le timing est serré pour enchaîner installation du matos et balances. Quelques échauffements des muscles et des articulations précèdent leur montée sur scène, seul « rituel » en backstage avant d'entamer leur set sous 37 degrés à l'ombre. Un vrai soleil de plomb qui, très vite, rend leur « performance » encore plus physique qu'à l'accoutumée. « *Il fait extrêmement chaud, on est en train de crever* », envoie Bart au public, essoufflé, entre deux décharges de hardcore aussi nerveux que déchirant. Le set est court, 35 minutes. Mais il n'en fallait pas plus. « *Le plus dur, c'est pas la chaleur, mais le soleil dans la gueule,* avoue Bart en sortie de scène.

C'était suffocant et dur pour la voix, tu as du mal à reprendre ton souffle. » Quentin a aussi les traits marqués par l'effort mais, perfectionniste, commence déjà à débriefer : « *Je me demande s'il faudrait pas qu'on revoit l'ordre des morceaux, là on commence à pas pouvoir faire mieux* ».

Après une escale bien méritée au catering et des allers-retours entre loge, concerts et stand merch, nous reprenons la route de nuit pour le repos des guerriers, chez un ami du groupe à 20 km. Nous aurons la joie d'y découvrir une piscine, dans laquelle finira la troupe en une frénésie de vannes et de plongeons. « *Bon la piscine, ça non plus, c'est pas habituel, hein !* » me lance Timy avec le sourire.



Un mode de vie

Le lendemain, six heures de route nous attendent pour rejoindre La Seyne-sur-Mer, dans l'agglo toulonnaise. Sur le parcours, les plateaux lunaires du Larzac s'étirent sous nos yeux au son de Pinback et Sigur Rós, et je visualise sur une carte mentale le tracé de la tournée. Comment se dessine-t-elle, se met-elle en place ? « *Il faut déjà faire avec les agendas de chacun, on se met d'accord sur une période, parfois à la dernière minute. Au début, il fallait passer des heures à chercher des dates sur Internet. Plus ça va, plus les gens te connaissent ou apprécient ce que tu fais, tu commences à te faire des amis et avoir des contacts réguliers. Si tu veux jouer dans telle ville en Allemagne ou en Espagne, tu sais qui appeler. On bosse régulièrement avec les mêmes personnes et on aime bien revenir voir nos potes, comme ce soir à Toulon. Et c'est important aussi de privilégier les gens qui veulent absolument nous faire jouer, pour pas non plus s'enfermer dans notre petit monde et rencontrer des nouvelles personnes.* »

De l'avis de tous, le concert du soir a cette fois une bonne gueule DIY et s'inscrit dans l'esprit de leurs tournées habituelles, du moins en Europe : une asso locale – L'Éclectique – qui se démène pour organiser des concerts, un collège à l'abandon comme squat éphémère, des burgers vegan fait maison et une scène improvisée au fond d'une ancienne salle de classe. Les gars semblent ravis et vont le rendre au centuple avec un concert encore monstrueux. Atmosphère bouillante, la sueur coule dans les yeux, ça joue vite et fort. Derrière ses fûts, Timy finit en nage et prendra cinq bonnes minutes, assis par terre, pour s'en remettre. Je lui laisse reprendre ses esprits : « *on a appris à jouer dans toutes les conditions, dans le froid ou en plein cagnard, avec ou sans retour, sur une scène ou à même le sol, loin du public ou en plein milieu… Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises conditions pour jouer, chaque configuration t'aide juste à être encore plus à l'aise pour les concerts suivants.* »

L'énergie déployée, après une journée de bagnole dans les pattes, n'en finit pas de me scotcher. Comment tenir la baraque sur parfois 50 dates d'affilée ? « *C'est un mode de vie*, reconnaît Bart. *La première semaine peut être un peu dure, tu rentres dans un autre rythme par rapport à ton quotidien, mais après ça déroule. On a même été surpris sur nos premières grosses tournées de constater qu'entre 20, 30 ou 50 dates, c'est quasi la même chose. Par contre plus tu pars longtemps et plus tu te prends un gros coup derrière la nuque au retour.* »

Il ne me faut d'ailleurs pas plus de 48 heures de tournée pour ressentir un léger spleen au moment de quitter le groupe le dimanche après-midi, après une pause baignade dans une crique bleu lagon et une interview les pieds dans l'eau. On les attend pour 20h au Rock Valley Festival, dans les collines de Lombardie. Coincés dans des bouchons pendant deux heures, ils arriveront pile pour monter sur scène chez nos amis transalpins, à nouveau dans une école abandonnée.

Squats ou Zéniths ?

J'ai l'étrange sensation, en seulement deux jours, d'avoir connu un concentré de vie, avec ses pics d'intensité, ses shots d'adrénaline, ses rencontres par dizaines, son foisonnement de paysages… et aussi ses moments de creux, entre demi-sommeil et instants de contemplation, le nez à la vitre du camion. Une drôle d'harmonie, qui ouvre un autre rapport au temps et à l'espace, difficile de fait à retranscrire. Cette interrogation n'a pas échappé aux Birds : « *la première fois qu'on est revenus de tournée, on a senti un décalage complet avec nos proches, car c'est juste impossible de raconter une tournée. Mais on réfléchit depuis un bout de temps à comment transmettre ça aux gens. Mine de rien, tu apprends énormément en tournée et ça t'influence aussi sur ta manière d'aborder la vie, ton regard sur le monde. On avait d'abord pensé à un bouquin, puis à une sorte de docu. Un pote nous a d'ailleurs suivi pendant deux ans pour filmer les tournées, notamment les à-côtés des concerts. On ne sait pas encore comment mais on va essayer d'exploiter ces rushs.* »

> « Bosser sa musique, c'est bien. La jouer, c'est mieux. Prendre la route, c'est la récompense. »

Si j'ai pu effleurer de près la réalité d'une tournée, il en existe bien d'autres. Peu de points communs a priori entre les virées DIY de la scène punk-hardcore et les tournées plus « officielles » d'un groupe comme Archimède, qui a son propre tourneur. « *Il nous booke en moyenne une centaine de dates sur chaque album*, indique Nico Boisnard. *Nous jouons partout où nous sommes sollicités, dans les petits festivals comme dans les gros, dans les MJC comme dans les SMAC. On est assez tout-terrain, on s'est même offert une belle tournée des Zéniths en 2012, sur des premières parties.* » Voici peut-être une similitude : qu'on fasse de la pop ou du gros son, le désir de jouer, partout, ne saurait être remis en question. « *Il y a du bon à prendre dans chaque concert*, appuie Bart. *Même dans des conditions pourries, tu auras toujours deux ou trois mecs qui sont contents que tu sois là et ça suffit pour tout donner. Si tu commences à être blasé de jouer dans un caf-conc' car la tournée d'avant tu enchaînais les dates devant 500 personnes, c'est que t'as rien compris à ce que tu fais et que tu peux arrêter la zik.* »

N'y aurait-il point de salut dans la musique sans vivre un jour l'expérience d'une tournée ? Timothée et les Rotters Damn goûtent depuis peu aux joies de la route mais se frottent aussi à des impératifs concrets, inhérents aux réalités du « métier » : « *tu te rends vite compte que la volonté est, hélas, vite stoppée par l'aspect purement financier. On aimerait vivre de notre musique. On espère que ça se fera. Mais souvent, les propositions c'est : "j'adore ce que vous faites, on est à 250 km de chez vous, par contre on ne peut pas vous payer"…* ». Avant de finir sur une note d'optimisme : « *partir en tournée, c'est se rappeler aussi qu'on fait de la musique pour le goût de la scène, de la rencontre humaine et du vivre ensemble. Bosser sa musique, c'est bien. La jouer, c'est mieux. Prendre la route, c'est la récompense.* » ∗

Toute première fois

ADÈLE BAILLEUL, chanteuse des Passagers du Gawenn

« Je me souviens très bien de mon premier concert, c'était à l'auditorium de la salle polyvalente de Laval, et j'étais littéralement tétanisée ! J'ai cru que mes jambes ne me porteraient jamais jusqu'à la scène ! Une fois le concert démarré, ça allait beaucoup mieux, mais l'appréhension avant de démarrer le concert était terrible.
Les premiers concerts ont été une grande découverte, savoir comment dialoguer avec le public, cette chose effrayante, difficile à apprivoiser, mais tellement grisante au final !
Après 150 concerts, j'ai toujours hâte de remonter sur scène quand cela fait longtemps qu'on n'a pas joué. Cette sensation de partage me manque ! L'écriture de nouveaux morceaux permet de conserver le plaisir, vouloir montrer qu'on évolue musicalement, faire apprécier aux gens ce qui nous a inspiré, nous a donné envie d'écrire tel ou tel morceau. Je pense que je ne m'en lasserai jamais ! »

Illustrations : Gaël Lefeuvre

Capitaine Nono

Alors que le festival Au foin de la rue battait cet été son record de fréquentation (18000 entrées !), tête à tête avec son président, ARNAUD BABIN, par ailleurs cyclo-guitariste au sein de Los Tick, groupe punko-régressif reformé depuis peu.

Par Nicolas Moreau

C'EST LA FAUTE À LOUIS XIV, DE GAULLE OU MITTERRAND. En France, la fonction de président renvoie systématiquement à l'image du monarque tout puissant, big boss omnipotent concentrant tous les pouvoirs et décisions. Tout le contraire d'Arnaud Babin. Au poste de n°1, lui préfère celui de n°10. En mode capitaine d'équipe, adepte du jeu à la nantaise : le collectif avant tout ! L'homme le répète à l'envi, ce qui l'intéresse d'abord, c'est l'aventure collective et humaine que représente Au foin de la rue. Humble jusqu'à l'excès, notre presque quarantenaire rechigne à parler de lui et à évoquer son rôle de président – « *il y a plein d'autres personnes au sein de l'asso qui pourraient exercer cette fonction, je ne suis qu'un maillon de la chaîne* » – et préfère botter en touche pour saluer l'engagement exemplaire des salariés – « *qui fournissent un taf de malade* » – et des bénévoles du Foin, « *ces passionnés qui prennent 15 jours de congés pour participer au montage du festival* ».

L'image solennelle de la fonction présidentielle s'effrite encore davantage lorsqu'on a le loisir de contempler l'ami Nono, moulé dans un très seyant cycliste aux couleurs de Bob l'éponge, sautiller tel un cabri sous amphètes lors d'un concert de Los Tick.

Los Tick. Tout un poème. Un groupe de potes, formé au début des années 2000 sur les bancs du lycée. Et qui dès l'origine constitue pour ses membres un défouloir, « *une cour de récré* », où toutes les régressions sont permises. « *Même si au fond de nous, on rêve d'écrire des morceaux super classes, dès qu'on est ensemble, on ne peut pas s'empêcher de déconner. Ça part direct en sucette* », feint-il de regretter. Simple et efficace, la recette du quintet mixe paroles comico-débiles, fond de sauce punk-rock et déguisements à base de maillots vintage de l'Ernéenne Football, de casquettes Manufrance et de strings sur la tête. Une « *blague* » qui les emmènera tout de même plusieurs fois en tournée et en studio, et qui se terminera en 2005. Pour reprendre l'année dernière à la demande du… Foin de la rue, qui sollicite les musiciens pour ambiancer sa fête des bénévoles. Le groupe accepte, « *répète à l'arrache, comme d'hab* ». Et ravi de l'expérience, décide de la prolonger, « *mais à raison de 2 à 3 concerts par an max, juste pour le fun* ».

Numéro de claquettes

Habitant Ernée, soit à quelques kilomètres en mob trafiquée de Saint-Denis-de Gastines, où naît Au foin de la rue en 2000, Arnaud côtoie de près la bande qui fondera le festival. « *On y a même joué lors de la première édition avec Los Tick, sur une remorque tirée par un tracteur…* » Simple bénévole au départ, il rejoint en 2008 le bureau de l'association et en devient le président trois ans après. Un peu malgré lui : avec son pote Régis Brault, ils se jurent avant l'élection du nouveau bureau qu'ils refuseront catégoriquement la présidence de l'asso. « *Résultat, à la fin de la réunion, j'étais président et Régis, vice-président.* »

© Florian Renault

Il faut dire que la tâche a de quoi effrayer. En 15 ans, la boutique s'est considérablement agrandie, développant des actions à l'année (Les Foins d'hiver, Au foin de la lune, Les soirées rouges…) et reposant aujourd'hui sur une équipe de quatre salariés et près de 1 000 bénévoles. « *J'aimerais bien pouvoir faire la bise à tout le monde mais c'est physiquement impossible* », rigole Nono. Lorsqu'on s'inquiète de la charge de travail que représente la présidence du Foin, il relativise – « *disons qu'il faut mieux avoir une boîte mail qui fonctionne, un conjoint ou une conjointe compréhensif(ve), savoir s'adapter et s'entourer* » – et insiste une nouvelle fois sur la dimension collective de l'aventure : « *je ne suis pas seul, on forme une équipe, on se répartit le boulot* ».

Une responsabilité collective et un fonctionnement démocratique qu'il s'est attaché à renforcer et développer. Au sein de l'association, toutes les décisions importantes sont ouvertes et partagées par un maximum de personnes. Et le Foin suit avec enthousiasme les bénévoles animés par une envie, un projet, une préoccupation particulière… C'est ainsi par exemple que le développement durable et l'accessibilité du festival à tous les publics (personnes handicapées, etc.) sont devenus des priorités pour l'association.

« *C'est quelqu'un qui sait écouter, prendre du recul avant de décider, rester stoïque même dans la tempête, tempérer les débats quand il y a des tensions et trouver les bons mots pour régler un problème*, témoigne Régis Brault, complice et ami de longue date. *Il sait aussi sortir une grosse vanne au moment où personne ne s'y attend* », se marre-t-il encore à l'évocation de ces discours présidentiels non préparés, dérapant en démonstration de claquettes ou récital de flûte à bec…

Nono limit

Les bons mots, le président du Foin devra aussi les trouver pour convaincre un nouveau bureau et président de prendre la relève l'année prochaine. Car Capitaine Nono lâche la barre. Il l'avait annoncé depuis un an : lorsqu'il enlève sa casquette Foin de la rue, Arnaud enfile celle d'agent des services techniques de la ville d'Ernée et accessoirement de papa. « *Je viens d'avoir un troisième enfant, il est temps de souffler pour moi comme pour ma femme, que je remercie d'ailleurs pour m'avoir permis de vivre cette aventure* », glisse-t-il, en précisant vite qu'il ne quitte pas le navire. « *Je me mettrai à la disposition de la nouvelle équipe* ». Qui aura sans doute quelques grains à essuyer : fin des contrats aidés de certains salariés pour lesquels il faudra trouver des financements, croissance continue des cachets artistiques qui grèvent les budgets des festivals…

Mais son actuel commandant est confiant, le paquebot Foin de la rue maintiendra son cap : celui d'« *une programmation pointue, maline, "exotique" face aux mastodontes de l'été, un site sans pollution visuelle (aucune publicité), une scénographie signée par nos bénévoles, de l'accessibilité pour tous, du partage, du vivre-ensemble...* » Et un « *grain de folie* » qui fait le sel du Foin, et auquel notre capitaine n'est sans doute pas étranger… ∗

Avec deux P

Un rock bordélique, un agrément de noise, une pointe de garage, du grunge éparpillé, quelques notes de pop et même de hip hop déraisonné : voici FAT SUPPER. Avec deux p. Un groupe qui ne plaira peut-être pas à tout le monde mais qui en électrisera certains. Les quatre Rennais étaient de la partie, samedi 22 août, à Terra Incognita.

Par Timothée Gigan Sanchez

Cinq ans que le festival-à-la-ferme Terra Incognita s'installe comme la conclusion idéale d'un été entre soleil(s) et musique(s). Première cette année, deux soirs se sont succédés, avec succès (plus de 1 200 entrées !). Chez ces aventureux défenseurs d'une programmation à contre-courant des grosses cylindrées, on a pu trouver du bien, du beau et du bon. Dont Fat Supper.

Passées 16h, ce samedi, les quatre comparses ont pris le temps de se poser, de causer musiques et arts, cul collé aux douillets poufs mis à dispo, dans cette étable changée, le temps d'un week-end, en loges de plaisance.

« *Il fait beau, on fait une interview et juste après on va aller bien manger et… faire une belotte coinchée ou discuter avec nos potes de Discolowcost qu'on n'a pas vu depuis longtemps. Puis profiter de ce superbe festoche.* » Sont marrants les gars Supper. Sont pas pédants, pas bégueules même. En témoignent ces propos de Pierre Marolleau, batteur-chanteur de son état.

Il y a trois ans, suite à l'arrêt du groupe Leo88man, ses deux fondateurs, Léo Prud'homme et André Rubeillon rencontrent Pierre. Ils créent Fat Supper. Un an plus tard et après un premier disque éponyme à trois, les gars intègrent Yoan Buffeteau, ex-clavier des regrettés Montgomery. Le projet se concrétise. Septembre 2013, aux Rockomotives de Vendôme : premier concert. Depuis, ça joue.

Balayage

« *Avant, on faisait de la folk en respectant les codes du genre*, explique Léo, guitariste-chanteur. *Là, c'est du rock et la façon de bosser n'est pas du tout la même.* » C'est sûr. Loin des bluettes acoustiques, le son des Supper est puissant. « *Ce qui nous intéressait, quand on a monté ce groupe, c'était d'essayer de balayer plein de trucs et de styles qu'on aime*, raconte Pierre. *C'est compliqué de faire un truc vraiment à soi car tu es forcément influencé par énormément d'artistes. Mais on voulait quelque chose qui nous ressemble, tant par le son que dans la manière de composer. Et d'arriver à juxtaposer plusieurs ambiances dans un même morceau. Avec l'idée que l'ensemble du concert ait au final un truc vraiment "Fat Supper".* »

Chez nos Supper trentenaires, on trouve donc la folie d'un Eels, la déstructuration de Deerhoof, la dissonance de Pavement ou la créativité d'un Nick Cave & the Bad Seeds. Y a pire ! Le tout lié par une pâte sonore unique, crasseuse, vibratile, heurtée à souhait. Immédiatement identifiable.

Détroit

En mai 2014, Fat Supper part, rieur, assurer sept premières parties de Détroit. Sur la route, le groupe trouvera des salles combles. « *C'était classe*, se souvient Léo. *De grandes salles qu'on n'a pas l'habitude de faire.* » Mais tout rose n'est jamais tout rose. Partir sur les routes nécessite quelques sous : location d'un camion, essence, bouffe… « *Ça nous a coûté carrément du fric*, lâche Pierre. *Pour être exact, on a perdu 3 000€ sur sept dates. Humainement, ça s'est super bien passé avec la bande à Cantat. Là où ça s'est moins bien passé, c'est quand on les a entendu dire qu'ils accompagnaient les petits artistes et soutenaient les intermittents.* » Différences de point(s) de vue, sans doute. Car peu payés et livrés à eux-mêmes, il leur a fallu assumer seuls le trou financier…

Saucisse et Cheval

Passée cette belle mais onéreuse parenthèse – dilemme permanent de tout groupe à échelle encore limitée et qui caresse l'espoir de vivre un jour de son art : faut-il jouer partout mais à perte, ou refuser des plans mal payés au risque de beaucoup moins jouer ? –, Fat Supper a voulu ancrer un peu plus son image. Avec Saucisse et Cheval. Deux personnages tarés, déjà visibles sur les pochettes de l'EP *Flat Supper* (2013) puis sur l'album *Academic Sausage* (2015). Deux créatures hybrides qui collent bien à la musique cartoonesque du groupe, trop sérieuse pour se prendre au sérieux. « *Sur le premier disque, y avait déjà un cheval. Mort, empaillé et juché sur le dos d'un paysan*, raconte Yoan, muti-instrumentiste et graphiste ponctuel du groupe. *Moi, je trouvais ça un peu tristounet de voir ce cheval mort. J'ai ramené un cheval stéroïdé, revenu en force. Puis Saucisse est arrivé… parce qu'on a mangé des saucisses.* » Les bons amis Saucisse et Cheval sont restés bons amis et semblent promis à un bel avenir. Quoi que, avec Fat Supper, tout peut passer très vite.

Bonus

À écouter : la rencontre complète sur www.lautreradio.fr/fat-supper-avec-deux-p

En concert : le 17 octobre à Azé, lors de la soirée T-Paze.

Preuve en est avec « Surrogate », morceau phare de leur indispensable dernier disque. « *Le groupe ne se refuse jamais le droit de faire bouger les morceaux*, raconte Pierre. *"Surrogate" doit en être à sa cinquième version.* » Avec Fat Supper, tout passe très vite. Le live, aussi.

Palettes et paliers

23h45, samedi 22 août, à Carelles. Fat Supper prenait place au milieu des palettes. Sur une scène entièrement faite de palettes de récup' et qui devrait bientôt être brevetée, on a pu jouir de la musique déroutante et insoumise du quatuor.

Jouir. Ça tombe bien, les morceaux du groupe parlent de cul. « *Quand ça parle pas de cul, ça parle des trucs un peu absurdes dans la société dans laquelle on vit*, sourit Léo. *J'aime bien lister dans les paroles pas mal de petits détails de la vie quotidienne qui sautent aux yeux : la surconsommation, les trucs qui deviennent abstraits tellement c'est débile… Particulièrement en ce qui concerne la bouffe.* » En gros fan du film de Marco Ferreri *La Grande Bouffe* (1973), Léo Prud'homme joue même la double lecture, parfois : « *la bouffe, c'est un peu comme parler de cul, c'est toujours une espèce de métaphore* ».

Avec Fat Supper, à Terra Incognita, on aura tout eu : rock pluriel, sourires d'être là, palettes scéniques, paliers soniques, lumière fusée, textes au couteau, guitares saturées, voix gravées, folle batterie, live réussi. Bref, le quartet a trouvé son public, surpris. Et heureux d'avoir découvert un putain de supper groupe. Avec deux p. ∗

Illustration : Alexis Horellou

ils arrivent

BIRDS IN ROW Personal war

Ah ! Ça nous avait manqué ! On se souvient encore comme si c'était hier du dernier passage en studio de Birds in row. C'était il y a trois ans (déjà…), on s'était pris une énorme claque en écoutant *You, Me & The Violence*, premier LP du groupe, et premier album français à paraître chez Deathwish, le célèbre label américain de Jacob Bannon (Converge), le papa du hardcore chaotique. Ça tombe bien, le chaos, c'est leur spécialité aux Birds ! De la cave de l'Antr'2 à la Warzone du Hellfest, de Laval aux USA, on ne peut le nier, ces gars-là ne font que monter, et ils ne sont pas prêts de redescendre. Pour preuve, ce nouvel EP qui, sans surprise, est une bombe ! D'emblée, on comprend qu'on va s'en prendre plein la gueule… Les larsens apocalyptiques de Bart, mêlés aux déferlements de cymbales de Timi et aux grondements sourds de la basse de Quentin (aka le stakhanoviste folk-hardcore Throw me off the bridge…) semblent ne faire qu'un. Une véritable arme de destruction massive, sublimée par les cris torturés qui donnent une dimension mélancolique au tout. On retrouve dans ces sept titres la griffe (acérée) du trio, qui ne cesse d'osciller entre complainte mélodique tourmentée et déchaînement hardcore cataclysmique, cette sonorité bien singulière qui fait l'originalité du groupe, ce pourquoi on les aime depuis les premiers instants…

Bref, un retour en force de nos coreux préférés, qui annonce une série d'EP (parmi lesquels un split avec les Lavallois de WAITC) dont on se réjouit par avance.

François Geslin

DEZEL

Projet relativement neuf – le groupe s'est formé en 2013, mais montrant déjà une belle maturité, Dezel publie son premier EP chez Chanmax Records. Ce petit label DIY, plutôt habitué aux sorties punk rock, déroge à l'orthodoxie rock'n'roll pour faire profiter au groupe de son réseau. Car de punk rock, il n'est point ici question, Dezel déployant, sur de riches et solides compositions, un folk-rock métissé. C'est en duo que le groupe assure l'ensemble de l'instrumentation de ses morceaux, Jimmy à la guitare et au didgeridoo et Julien à la guitare et au chant. Ayant fait ses armes pendant plusieurs années au sein du combo punk tourangeau Free For All, ce dernier interprète avec une maîtrise vocale remarquable les quatre titres de cet EP inaugural. La rythmique, assurée par des machines, confère au son une belle profondeur sans dénaturer l'apport des instruments plus traditionnels utilisés par le duo. Le didgeridoo, que l'on a assez peu souvent l'occasion d'entendre dans pareil contexte, se mêle parfaitement à l'ensemble. Évoluant en nappes sinueuses, l'instrument apporte une singularité propre aux morceaux. Une véritable signature musicale, que vient appuyer l'identité visuelle aboutie du duo.

Avec ce premier disque enregistré au Grand Nord à Mayenne, Dezel prouve que sa petite mécanique est déjà bien huilée et remontée, prête à survoler le paysage musical du 5.3.

Vincent

FAT DEAD SHIT Until The End

Les rangs de Fat Dead Shit comptent quelques vieilles connaissances : Pierrick et Lorenzo, les coreux de The Brutal Deceiver, et les revenants de chez Homestell, HP et Nico. Ajoutez à cela un gueuleux tout neuf du nom de Pierrot, passez le tout au hachoir avec une (grosse) pincée de blast beats, d'accords dissonants et de basses overdrivées et on obtient *Until The End*, un premier EP 4 titres qui va faire pogoter dans les chaumières…

Je vois déjà vos sourcils touffus de métaleux tressaillir à l'annonce des origines (contrôlées) des protagonistes. « Mais alors ? », me direz-vous, « il donne quoi le dernier Fat Dead Shit ? » Et bien le moins que l'on puisse dire, c'est que ça envoie du pâté. Nos cinq charcutiers-trasheurs malaxent les styles pour mitonner un punk grinding death bien bourrin, jouissif au possible. Pas le temps de reprendre son souffle, les morceaux courts, rapides et efficaces s'enchaînent en rafale, ça tape tout droit là où il faut, on prend tout en pleine tronche, et c'est sans échappatoire. Déjà mis en appétit par une première démo sortie début 2013, les amateurs du genre devraient à nouveau se lécher les babines avec ce petit nouveau dans la discographie (bien garnie) hardcore/metal mayennaise. Disponible dans les rayons fin 2015, la galette est d'ores et déjà téléchargeable sur Bandcamp.

Cerise sur la côtelette, l'enregistrement et le mixage sont signés Amaury Sauvé, dont la réputation n'est plus à faire dans le milieu de la boucherie musicale. De quoi réveiller le « gros caca mort » qui sommeille en vous.

François Geslin

STABAR Au tournant

Le nouvel (et premier) album de Stabar ravira par ses influences diverses, passant du jazz au swing et de la salsa au reggae. Tout en offrant des textes sarcastiques, engagés, burlesques, profonds et même sentimentaux, scandant leurs idées avec finesse et assurance, et abordant des sujets sensibles : il sera question ici d'homophobie, de chômage, de sans domicile fixe, mais aussi de questions sans réponse… On y entendra des mélodies enchanteresses soufflées par la voix chaude et rocailleuse de Mathieu Le Bastard, soutenu par Tim Dahan au piano et à l'accordéon, Aurélien Charlot à la basse/contrebasse et Brendan Costaire à la batterie. Le quartet tisse une instrumentation aux sonorités aussi accrocheuses que remarquablement enregistrées et mixées par l'incontournable Amaury Sauvé. Ainsi des chansons telles que « Sans toit » sauront être cocasses, pugnaces et enjouées à souhait. Alors que d'autres comme « Mamie » ou encore « J'ai attrapé le chômage » se feront plus amères, calmes ou délicates. Autant de respirations bienvenues dans un album mené à un rythme effréné.

Mis à flot il y a quatre ans entre Nantes et le 5.3, le groupe vogue de bars en festivals à la conquête de notre ouïe, voyageant à travers l'Europe mais restant fidèle à nos campagnes. Son nouveau disque plaira autant aux adulateurs de notre langue qu'aux fins gourmets des tragédies. Alors préparez vos platines, Stabar vous attend au tournant.

Zacharie Megdoud

Le casque et la plume

Bédé & musique

Robert Crumb est l'amateur de blues par excellence : collectionneur compulsif de vinyles, explorateur des sillons les plus obscurs de l'Amérique des années 20, haineux de toute modernité bien que devenu icône hippie par accident… Cette influence traverse son œuvre – une des plus importantes de l'underground contemporain – de manière plus ou moins évidente (on pense par exemple à sa biographie du bluesman Charley Patton…).

Dessinateur étonnant, navigant entre grotesque et hyperréalisme, Crumb a un jour décidé de portraitiser son panthéon. Reproduisant des photos d'époque de ses « héros du blues, du jazz et de la country », il dépasse le simple décalquage en donnant une cohérence globale à cette grande « famille ». La force de son dessin donne à chaque image, pourtant très proche du réel, un supplément d'âme et une dimension nouvelle.

En bon geek, il ne se limite pas : les portraits – accompagnés d'une courte biographie en vis-à-vis – s'étalent sur plus de 200 pages. Ainsi, le néophyte découvre, aux côtés de Blind Willie Johnson ou Skip James, des inconnus parfaits ayant enregistré une galette obscure quasi-inaudible, soudain élevée au rang d'œuvre majeure. La forme, rappelant les cartes à collectionner des albums Panini, et le profond amour que Crumb transmet au lecteur, exempte toutefois l'ensemble de tout snobisme.

On ne retient évidemment pas tous les noms, mais le livre agit comme une invitation à la découverte et, de manière plus émouvante, comme l'annuaire de vies méconnues, de gueules cassées, de voix rauques sorties de l'oubli. On regrette juste que, sans doute pour des raisons commerciales, des couleurs aient été ajoutées. Bien que sobres, elles écrasent un peu la précision et la subtilité des détails, propres au travail à la plume du dessinateur.

Last but not least, le livre, préfacé par le réalisateur Terry Zwigoff, est accompagné d'un CD comprenant une vingtaine de morceaux délicieusement crachotant, présentant la sélection ultime de l'auteur.

Maël Rannou

Héros du blues, du jazz et de la country de Robert Crumb

BAG OF BONES

LE MEILLEUR GROUPE LOCAL DU MONDE

La grande différence entre Björk et les Bag of Bones, tu vois, c'est que nous, si on devait jouer dans un grand festival de rock, on n'annulerait pas notre tournée au dernier moment. Dans les Bones, on a le respect du public, on est comme ça, le cœur sur la main, on donne tout ce qu'on a dans le ventre, on fout pas toute une orga dans la merde une semaine avant le concert. Y'a des choses qui se font pas, c'est tout.

Bon, il faut dire que nous, pour l'instant, on en est encore au stade où jouer dans un festoche d'été, c'est le rêve, quoi. Forcément, si on nous en donne l'occase, on va pas se barrer juste avant pour se faire remplacer par Foals, ils seraient capables d'être meilleurs que nous !

Tout ça pour dire qu'à partir du moment où on a réussi à s'inscrire pour le off des Trois Ef, il était hors de question que l'un de nous tombe malade, se blesse ou se fasse enlever par des aliens. Ce genre de faute professionnelle, t'oublies tout de suite. C'est encore grâce à Florian qu'on a pu jouer. Entre deux bières au 6par4 il a réussi à tanner Jeff Foulon et à lui refiler notre démo, et nous voilà programmés avec les autres, avec le nom du groupe sur les affiches, notre photo dans la brochure officielle du machin, tout ça… Y'a pas à dire mais Florian, depuis qu'il a quitté le groupe, il est devenu vachement utile !

Évidemment, on a répété comme des bêtes pour le grand jour. Moi, je voulais prouver au monde entier, à commencer par la presse locale, que mon jeu de batterie n'était pas pourri du tout. J'ai quasiment pris des cours particuliers avec Steven à la basse, et vas-y qu'on s'accorde, et vas-y qu'on joue bien bien ensemble, bien carré, impec. J'étais chaud bouillant. Du coup j'ai chopé un rhume pile poil pour le grand jour, mais j'ai quand même fait le show, moi, je suis pas une vulgaire chanteuse islandaise…

On n'est pas encore les pros de l'organisation, on met en moyenne deux fois plus de temps qu'un groupe normal à s'installer et à faire nos balances, mais bon, on se débrouille comme on peut. Noémie avait le vent de face, quand elle chantait toute sa voix lui revenait dans la gorge, si bien que le public a dû croire qu'on était un groupe instrumental. Heureusement que Noémie, c'est comme une haleine mentholée dans un champ de tulipes (ouais, je sais pas trop bien ce que ça vaut, comme image, ça), sinon les gens auraient sûrement fini par se demander ce qu'elle foutait là. Adrien n'a même pas cassé de cordes, et il était presque encore bien accordé à la fin du concert. Autant dire qu'on a mis le feu. J'ai même vu des gens danser, c'est plutôt bon signe. Notre musique devait y être pour quelque chose, on peut pas tout mettre sur le dos de l'alcool non plus…

Raphaël Juldé

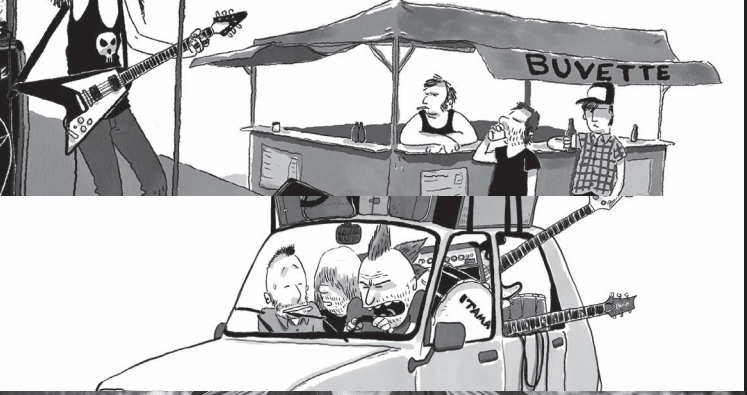
Tadaga Jones au festival Art Sonic (Briouze, 2014).

Y'a pas photo !

Carte blanche pour chambre noire, Tranzistor offre sa dernière page à un photographe qui met de la musique dans ses clichés. Né à Saint-Denis-de-Gastines, **Nico M** a pris ses premières photos au festival Au Foin de la rue (dont il est toujours un fidèle bénévole). Membre du collectif de photographes rennais 18-55, il écume les festivals et concerts de la région, et signe aussi la couverture de ce numéro.

« J'utilise un appareil numérique mais je pratique aussi régulièrement l'argentique, qui t'oblige à davantage réfléchir à ta prise de vue et à déclencher au bon moment. Je développe mes tirages moi-même. Ma salle de bain se transforme régulièrement en laboratoire, ce qui peut parfois poser problème pour me doucher ! Ce que j'aime photographier surtout, c'est l'énergie et l'ambiance d'un concert. J'aime retranscrire les sensations que j'éprouve. À l'image de cette photo, qui techniquement est loin d'être parfaite. Le cliché est légèrement flou, très contrasté, mais j'en suis vraiment fier car il représente parfaitement l'ambiance de ce concert de malade où la sécurité laissait les spectateurs slammer depuis la scène… Sur la photo, on a l'impression que je suis relativement loin du slammeur mais en fait, j'ai senti son pied passer très très près de mon objectif, c'était vraiment rock'n'roll. Un concert comme je les aime ! »

www.nicomphotographe.org



Les Passagers du Gawenn
Degiheugi Ouest Stabar
Laval Tropical Fawkes Chorda
Arnaud Babin
Bretelle & Garance T-Paze
Funk you very much Fat dead
shit Archimède Bajka
Fat Supper Esox
Dezel La Luciole Birds
in row Angry Beards Duo
Touttim Rotters Damn

À retrouver sur **tranzistor.org** : des articles inédits, des **news**, des **vidéos**, des **petites annonces** et un **annuaire** des musiques actuelles en Mayenne.

MAYENNE CULTURE
LA MAYENNE Le Département
Pays de la Loire PAYS DE LOIRE

RÉDACTION
02 43 59 96 54
contact@tranzistor.org